

L'expédition qui a révélé l'Égypte à elle-même

Assoupie durant des siècles, la terre des pharaons se trouve brutalement confrontée à la modernité en 1798, quand Bonaparte y débarque avec ses troupes, ses savants et ses artistes. Dès lors, le sentiment national égyptien ne va pas cesser de s'affirmer.

Trois ans d'occupation, et les Français partent pourtant en laissant le pays dans l'état où ils l'ont trouvé en juillet 1798. Le sort des fellahs, ces paysans qui forment l'écrasante majorité de la population, reste misérable. Aucune institution, aucun corpus législatif, aucun monument ne va subsister du passage des Français : ils ont passé trop peu de temps sur les bords du Nil pour changer l'Égypte. « *Il n'en reste pas moins qu'ils ont bousculé un pays assoupi depuis des siècles, brutalement confronté à l'Occident* », note le journaliste et écrivain égyptien naturalisé français Robert Solé dans *Ils ont fait l'Égypte moderne*. « *Quand Bonaparte débarque en Égypte, le port d'Alexandrie, jadis capitale intellectuelle de la Méditerranée, n'était plus qu'un gros bourg d'à peine 6000 habitants, aux rues poussiéreuses bordées d'échoppes misérables. La population égyptienne, éberluée, voit arriver des gens d'une autre planète, qui possèdent des armes redoutables, des outils inconnus et s'emparent du pouvoir d'une façon inédite.* » Pour administrer le Caire, Bonaparte crée ainsi un organe consultatif, le Divan, composé de neuf grands notables égyptiens, sous la présidence du recteur de l'université-mosquée d'Al-



Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte (huile sur toile d'Auguste Couder, 1841).



Entretien avec le vice-roi d'Égypte Méhémet Ali dans son palais à Alexandrie, le 12 mai 1839 (in *Égypte et Nubie*, par David Roberts, XIX^e siècle).



Machine à battre le blé en Égypte (gravure de Lemaître tirée de *L'Égypte depuis la conquête des Arabes jusqu'à la domination française*, par M. J. J. Marcel, 1839).

Azhar. Chaque province a alors à sa tête un général français et un conseil assurant l'ordre public et la collecte des impôts, tout en servant d'intermédiaire entre le peuple et l'occupant. « Jamais depuis la conquête turque en 1517, l'Égypte n'avait été dotée d'une administration aussi cohérente. Les notables locaux y trouvent une place que les Turcs et les mamelouks n'avaient pas su leur réserver », poursuit Robert Solé. En exportant la guerre franco-anglaise au Moyen-Orient, Bonaparte a également sorti la terre des pharaons de son isolement : il n'a pas seulement révélé au monde son formidable patrimoine antique, mais aussi son potentiel économique et son importance stratégique. Dès lors, les grandes puissances ne cesseront de s'intéresser à l'Égypte...

MÉHÉMET ALI

La campagne napoléonienne a tout d'une bombe retardé. En Égypte, en effet, un homme s'apprête à écrire la suite de l'histoire. Débarqué au printemps 1801 pour combattre l'armée française à la tête d'un contingent d'Albanais, l'officier et ex-marchand de tabac Méhémet Ali est originaire de Kavala, en Macédoine, alors comme l'Égypte sous la coupe de l'Empire ottoman. Meneur d'hommes et fin stratège, cet admirateur de Bonaparte va tirer profit de la situation politique anarchique en Égypte au départ des Français. « Trois grandes puissances restent alors en présence, toutes prêtes à dévorer le gâteau égyptien : les Turcs de l'Empire ottoman ; les mamelouks d'Égypte, une milice de seigneurs composée d'esclaves affranchis non musulmans et les Anglais, partenaires économiques de l'Empire ottoman », ex-

plique l'écrivain et historien d'origine égyptienne Gilbert Sinoué dans *Le dernier pharaon : Méhémet Ali*. « Le génie de Méhémet Ali va consister à les laisser s'entre-déchirer, tout en nouant des relations amicales avec la France ». Pari gagné, puisqu'en mai 1805, le peuple mené par les oulémas, les imams locaux, se révolte contre l'instabilité chronique du pays et l'adoue le gouverneur d'Égypte. Mis devant le fait accompli, le sultan ottoman s'incline. Deux ans plus tard, en mars 1807, le Machiavel macédonien inflige une défaite sanglante à un corps expéditionnaire britannique débarqué à Alexandrie. Puis, en mars 1811, il fait abattre les principaux chefs mamelouks, venus assister avec leurs troupes à une réception qu'il a organisée à la citadelle du Caire. Le carnage signe la fin de ces grands seigneurs, qui maintenaient le pays sous leur coupe depuis le XIII^e siècle.

Méhémet Ali a désormais le champ libre pour gouverner. « Il commence par engager une révolution agraire qui lui donne la propriété de la quasi-totalité des terres cultivées en Égypte », explique Robert Solé. « Des parcelles sont assignées aux paysans, à qui chaque année on indique ce qu'ils doivent planter. Les revenus fonciers rentrent désormais directement dans les caisses de l'Égypte, qui devient l'unique acquéreur des denrées destinées à l'exportation ». Le blé égyptien est déjà vendu au prix fort aux Européens affamés par les guerres napoléoniennes. Sur les conseils de Louis Alexis Jumel, ex-directeur de filature à Annecy, Méhémet Ali développe massivement la production et le tissage de coton à longue fibre. L'or blanc va devenir un pilier de la richesse égyptienne. « L'irri-

gation par bassins, destinée à retenir l'eau du Nil pendant la crue, est peu à peu remplacée par une irrigation pérenne, grâce à la multiplication des canaux, des machines élévatoires et des digues empêchant le fleuve de déborder », reprend Robert Solé. Inauguré en 1921, le canal reliant Alexandrie au Nil permet d'approvisionner cette ville en eau potable et d'augmenter la surface cultivable le long de son tracé. Alexandrie et Le Caire voient arriver le télégraphe, les rues pavées, la première imprimerie gouvernementale... et les investisseurs étrangers.

MODERNISATION

Tout potentat oriental qu'il est, avec son harem et ses eunuques, Méhémet Ali pousse le pays sur les rails de la modernité. Il envoie ses plus brillants sujets étudier en France. De retour dans sa patrie, l'érudit Rifa'a al-Tahtawi convainc le souverain de créer des écoles de langues, de droit, d'administration ; il fait traduire des centaines d'ouvrages européens en arabe, dirige le premier journal égyptien et jette l'ébauche d'un musée archéologique au Caire. Dans le même temps, le nouveau maître de l'Égypte fait appel à toutes sortes d'experts français. Pour se doter d'une armée nationale, il recrute des officiers napoléoniens que la chute de l'Empire a laissés sans emploi comme le colonel Joseph-Anthelme Sève, qui a combattu à Trafalgar, en Russie et à Waterloo. Converti à l'Islam et rebaptisé Soliman, le voilà chargé de former de nouveaux régiments. Pour la première fois, la troupe est constituée d'Égyptiens, de simples fellahs souvent arrachés à leurs familles. Soucieux de la santé de ses soldats, le souverain demande à un chirurgien marseillais, Antoine Barthélémy Clot, de créer un hôpital militaire près du Caire. Cet établissement sera à l'origine du renouveau de la médecine égyptienne. À la tête de son armée, dirigée par son fils Ibrahim Pacha, celui qu'on surnomme désormais le vice-roi d'Égypte multiplie les conquêtes et fait trembler la Sublime Porte. Pourtant Méhémet Ali demeure le vassal du sultan ottoman, qui se réserve le droit de désigner ses successeurs parmi ses descendants directs. À sa mort, en 1848, la dynastie qu'il a fondée va garder le pouvoir pendant plus d'un siècle. L'Égypte conserve alors le Soudan, mais voit nommé à sa tête son petit-fils Abbas, un incompetent qui s'empresse de brader l'œuvre modernisatrice de son grand-père en fermant les écoles et en chassant les experts européens. Assassiné, il est remplacé par son exact contraire, Mohamed Saïd, quatrième fils de Méhémet Ali. En deux ans de règne, le vice-roi relance



Joseph Anthelme Sève alias Suleiman Pasha al-Faransawi, commandant égyptien d'origine française, s'adresse aux troupes mameloukes (aquarelle par Jean-Adolphe Beauce, 1847).

la modernisation du pays. Il abolit l'esclavage et se laisse convaincre par son ancien précepteur Ferdinand de Lesseps de lancer le creusement du canal de Suez. Son successeur sur le trône, son neveu Ismaïl Pacha va obtenir du sultan ottoman l'hérédité pleine et entière ainsi que le titre persan de *khédive* (souverain). Mais il va aussi entraîner son gouvernement dans des dépenses pharaoniques. L'Angleterre, à l'affût, va profiter de cette débâcle financière pour assujettir l'Égypte... jusqu'à la révolution et l'indépendance de l'Égypte, en 1953.

Pascale Desclos

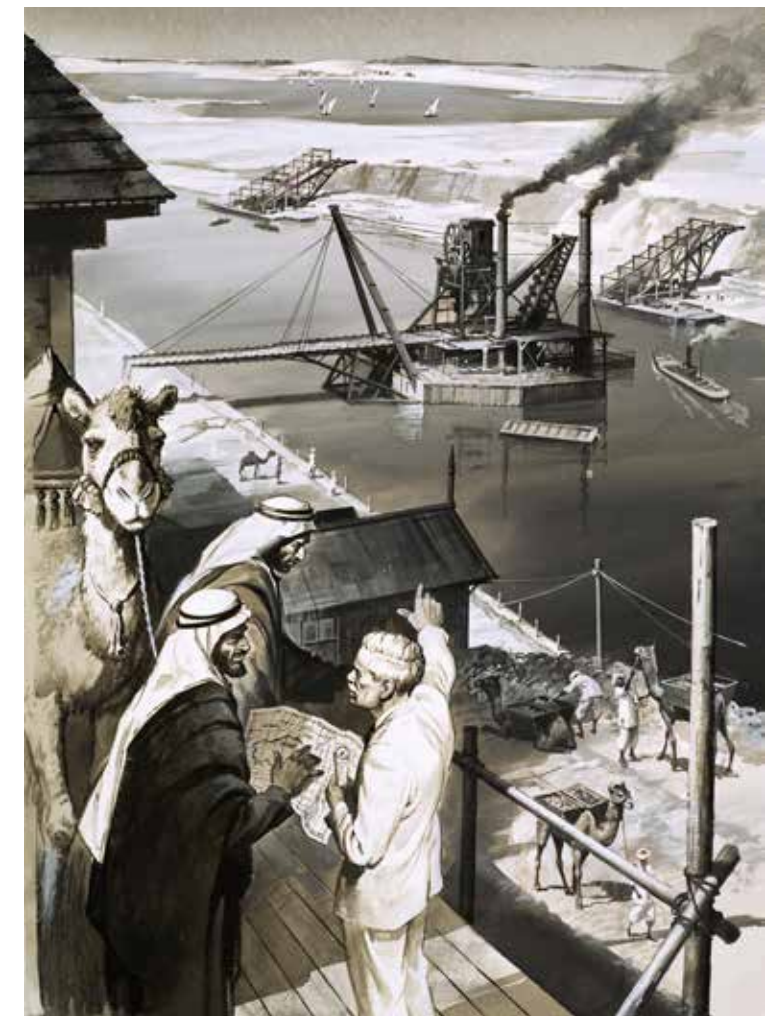


Illustration du canal de Suez créée pour le numéro 157 du magazine Look and Learn, en 1965.